

compris d'abord, je ne trouverais l'application ni des bons ni des mauvais. J'ai été jeune, heureusement que je ne suis pas le seul.

Ces réflexions, très rapides, furent immédiatement suivies d'un retour sur sa situation actuelle, qui arracha un soupir à René. Il reprit la parole :

— Je ne veux pas vous importuner plus longtemps, dit-il à M. Duriez. Mon intention était de vous poser une question et de vous demander un service. Ce que j'ai dit jusqu'à présent n'était qu'une explication nécessaire, et j'arrive au fait. Je vais partir pour l'Amérique. des amis m'y appellent. J'y trouverai un champ de travail ouvert et la perspective d'un avenir plus heureux que je n'ai le droit d'espérer. Je n'ai pas l'ambition insensée de jamais offrir à mademoiselle Duriez une fortune égale à la sienne, mais, quand je serai devenu autre chose qu'un jeune viveur ruiné (et je vous jure que ce temps n'est pas loin), puis-je espérer que vous vous montrerez favorable aux vœux d'un amour assez puissant pour inspirer de semblables résolutions ?

M. Duriez trouva facile de faire cette promesse. elle s'accordait avec les bonnes dispositions qu'il entretenait, quoiqu'il en eût, pour le jeune homme, ainsi qu'avec sa prudence naturelle. Il eut soin, du reste, de ne s'engager à rien, faisant remarquer que sa fille dépendait avant tout d'elle-même et de sa mère. René en convint sans peine, et comme M. Duriez lui rappela qu'il avait parlé d'un service :

— Ah ! c'est un grand service, fit-il en souriant et même en rougissant un peu. Je vous serais profondément reconnaissant si vous vouliez communiquer à mademoiselle Duriez le parti que j'ai pris, et si vous consentiez à lui remettre ces quelques mots que j'ai eu la hardiesse de lui écrire.

Et il tendait à M. Duriez une lettre décahétée. Celui-ci la considéra avec quelque inquiétude, hésitant à la prendre, évidemment embarrassé.

— Oh ! ce n'est pas une déclaration, ajouta René. C'est une confession, c'est un serment, c'est le résumé de ce que je vous ai dit à vous. Lisez-la, ou laissez-moi vous donner ma parole d'honneur qu'après l'avoir lue vous ne sauriez refuser de la remettre à mademoiselle Duriez.

— Eh bien, dit le négociant, donnez-moi votre lettre.

Il venait de réfléchir qu'il n'était pas absolument nécessaire que madame Duriez la vit.

René le remercia avec chaleur et se leva pour prendre congé. M. Duriez se leva aussi, mais avant de laisser partir le jeune homme, il eut convenable de lui adresser quelques mots encourageants et de montrer un certain intérêt pour ses projets d'avenir.

— Alors, vous entrez dans les affaires ? lui demanda-t-il.

— Voici, répondit René. J'ai un ami qui, il y a quelques années, partit pour l'Amérique et voyagea dans la région des lacs. Il était poussé par l'amour du pittoresque, et plus encore par le goût des découvertes et des entreprises. Il acheta toute une forêt près du lac Érié, vendit les bois et défricha le sol. Dernièrement on a découvert de ce côté une carrière de pierres admirable.

La pierre de taille, vous le savez, est rare en Amérique. Mon ami tient ainsi entre ses mains plusieurs sources de richesse. il est très inventif et imagine des moyens de transport de moins en moins coûteux. Il est à la tête d'une vraie colonie en train de devenir une ville. Mais il ne peut suffire à tout. Voici bien longtemps que, blâmant ma vie d'oisiveté, il cherche à m'at-

tirer près de lui par des propositions magnifiques. Il m'assure que nulle existence n'est plus active ni plus intéressante que la sienne. J'ai fini par le croire, et je vais le rejoindre.

— Et vous pensez vous établir là-bas ?

— Mon Dieu, non : trop d'intérêts m'attachent à l'Europe. J'y reviendrai constamment. D'ailleurs, mon ambition n'est pas grande : tout ce que je veux pour le moment, c'est travailler, et j'avoue que je ne sais pas trop encore comment je m'y prendrai.

Il serra la main de M. Duriez et partit.

Le négociant s'approcha de la fenêtre, et, à travers les lames des persiennes, il le vit monter en fiacre et disparaître au tournant de la rue. Il se sentit persuadé qu'il avait parlé pour la dernière fois à M. de Laverdie, et, tout en soupirant sur l'éroulement de ses beaux rêves, il éprouvait à cette pensée un certain soulagement.

— Quel singulier caractère ! se dit-il. Un peu trop romanesque pour moi. Et voilà un fou qui s'en va en casser des pierres en Amérique, tandis qu'avec un seul mot il pouvait demain obtenir pour femme une charmante fille qu'il prétend aimer, et des millions dont il aurait redoré son blason. C'est dommage ! Il portait un beau nom et je crois vraiment qu'il a bon cœur. Je me demande si la petite avait quelque affection pour lui ? . . . Probablement, il faut convenir que c'est un cavalier superbe, le vrai héros d'un roman de chevalerie, avec ses grands yeux et sa haute mine ! Bah ! elle se consolera bien vite. Nous allons la distraire, et, avant que ce bel amoureux ait de nouveau traversé l'Océan, nous aurons trouvé quelque autre comte, qui fera moins de façons pour accepter la petite main et la dot ronde de notre bonne et jolie Gabrielle.

Pendant les deux ou trois semaines qui suivirent cette journée, on aurait pu faire la remarque suivante : chaque fois qu'un bateau à vapeur, partant pour les États-Unis, quittait le port du Havre, une jeune fille, debout sur la jetée de Trouville, et quelque temps qu'il fit, le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu et que son panache de fumée se fût évanoui dans les airs. Cette jeune fille était blonde, gracieuse, mise avec élégance, et généralement suivie par une femme de chambre. Lorsqu'il ne pleuvait pas, les curieux étaient nombreux sur la jetée, on venait voir partir le steamer et surtout s'examiner les uns les autres. Bien des regards accompagnaient la jeune fille, quand, après être restée un moment accoudée sur le parapet, elle se redressait lentement et s'éloignait sans parler à personne.

— Qui est-elle ? demandait un nouvel arrivé.

Et l'on ne manquait jamais de lui répondre :

— C'est la petite Duriez, la fille du commissionnaire, vous savez. . . . Elle a bien un million de dot et elle héritera de quatre fois autant.

XI

Il y avait presque deux années que René Laverdie était parti pour l'Amérique.

La marquise de Saint-Villiers, assise dans son petit salon, se trouvait seule un soir, très seule.

Bien qu'on fût à la fin d'avril, une buche mince brûlait dans la cheminée, les rideaux étaient clos ; au dehors, le vent, qu'on entendait souffler, chassait parfo des gouttes de pluie contre les vitres.

La marquise ne semblait pas avoir vieilli. Peut-être qu'au jour on eût remarqué moins d'éclat qu'autrefois